



IDENTITÉS



Albert Ibokwe Khoza a été repéré par la chorégraphe Robyn Orlin. PHOTO JEROME SERON

Albert Khoza, pop-chamane de Johannesburg

Performeur king size, sorcier gay, ogre humaniste: le jeune acteur sud-africain explose dans une relecture délirante des «Sept Péchés capitaux».

Où se cachent aujourd'hui les véritables «bêtes de scène»? Non pas les pop-stars glamours et bien marketées, mais les créatures hybrides, fascinantes et repoussantes, de celles capables de bousculer leur public avec insolence et de se réinventer en une multitude de personnages déments? Une réponse possible se trouve aujourd'hui loin des circuits commerciaux, sur le plateau de l'artiste sud-africaine Robyn Orlin, qui a su dénicher parmi la nouvelle génération de performeurs de Johannesburg un jeune acteur de 28 ans à l'énergie monstre et aux identités mouvantes. Dans *And So You See...* Albert Ibokwe Khoza est seul, sur un trône, pour une version sur-tripée des *Sept Péchés capitaux*. Et devant un

public mi-effrayé mi-aimanté, c'est en rock-star XXL qu'il mime un orgasme bruyant sur le *Lacrimosa* de Mozart, dégage une danse zoulou devant un énorme gif animé de Vladimir Poutine, transforme aussi deux spectateurs en esclaves adorateurs chargés de laver son corps obèse, noir, nu, maquillé. Une façon de rejouer de biais les problématiques postcoloniales qui enflamment le débat bien au-delà du seul cas sud-africain. Façon de dessiner aussi, en creux, le portrait de ce jeune artiste excentrique de Soweto qui lutte au quotidien pour la reconnaissance de ses identités multiples et a priori contradictoires. Attablé face à nous dans un café parisien, Albert Khoza confirme: il se rêve en être pluriel, tribal et connecté, militant pour la valorisa-

tion des cultures noires et anticommunautariste, traditionaliste et gay: «*Beaucoup de sangoma [des chamanes, ndr] sont homos comme moi. C'est curieux mais c'est un vrai sujet...*» Il se présente avant tout comme guérisseur et artiste – ce qui pour lui revient au même: «*Je suis sorcier, je guéris en convoquant les ancêtres et j'envisage l'art comme une autre forme de guérison.*»

Fashionista. Il doit sa vocation d'artiste à ses parents: un père policier aujourd'hui décédé issu du peuple tsonga et une mère institutrice issue du peuple zoulou. «*A la maison, les tâches ménagères étaient inversées entre mon père et ma mère, ce qui est encore proscrit dans les townships. J'ai eu la chance de vivre une enfance favorisée dans un quartier défavorisé, résume-t-il. Ma mère m'emmenait tout le temps au théâtre et au cinéma. Le film Cinema Paradiso de Giuseppe Tornatore a tout déclenché, j'ai tout de*

suite voulu être le personnage du film et c'est à partir de ce moment que j'ai su que je serais acteur, et non policier à mon tour comme l'aurait voulu la coutume.» C'est durant ses études d'art dramatique à l'université du Witwatersrand qu'Albert Khoza, jeune garçon «*extrêmement timide et secret*», développe ses engagements. Là-bas, il rejette l'enseignement trop eurocentré «*où l'on privilégiait toujours les noms de Jacques Lecoq ou de Trisha Brown sans nous dire quoi que ce soit de nos traditions artistiques africaines*». Il apprend aussi à braver cette homophobie «*intégrée par les Sud-Africains dès la plus tendre enfance sans que le gouvernement entende lutter par l'éducation*» – les homosexuels sont protégés par la loi mais encore largement discriminés en Afrique du Sud. Un combat qui passe aussi par l'affirmation de ce look de fashionista mystique qu'il détaille devant nous: lunettes de vue façon secrétaire



Mad Men, rouge à lèvres noir des zoulous, coiffe tribale, os de chèvre aux poignets, *«l'outil des guérisseurs»*. Et sur les doigts d'une seule main : une fourchette, une cuillère et un boulon de voiture, montés en trois bagues, symboles de sa grand-mère, de sa mère et de son père. *«C'est pour rester toujours connecté à ma famille.»* Aujourd'hui, il se revendique azanien, un groupe politique fondé en 1978, *«même si je ne me retrouve pas dans l'attitude revancharde de certains militants. Que fait-on pour dépasser les logiques raciales ? Avec Robyn, c'est ce qu'on questionne dans la pièce»*.

«Confiance». La programmation de cette pièce en Afrique du Sud n'ira pas sans malaises. Car Robyn Orlin, artiste adoubée des réseaux culturels occidentaux, est extrêmement controversée dans son pays, où sa position de metteuse en scène blanche employant des acteurs noirs passe pour du racisme – et peu importe qu'Orlin entende justement problématiser l'ambiguïté et la violence des relations entre communautés. *«Quand j'ai annoncé à certains de mes amis que je travaillais avec elle, beaucoup m'ont regardé inquiets, comme si elle allait me manipuler ! Sauf que nous travaillons en collaboration étroite, une collaboration tumultueuse parce qu'on s'est clashé durant tout le projet ! Mais j'ai eu raison de lui faire confiance. Et elle m'a appris des tonnes de choses : sur la géopolitique notamment, elle qui est branchée non-stop sur CNN.»*

Robyn Orlin, aujourd'hui installée à Berlin, n'a d'ailleurs pas l'assurance de pouvoir jouer *So You Can See...* au Cap. Pour ce qui est de Johannesburg, c'est plus probable : *«Je sais que tout l'intérêt du travail de Robyn est de susciter des discussions enflammées là-bas, mais j'avoue que j'appréhende quand même.»* Aussi parce qu'à «Joburg», la mère d'Albert Ibokwe Khoza serait dans la salle. *«Je sais qu'elle sera choquée mais qu'elle pleurera, comme à chaque fois qu'elle me voit sur scène et qu'elle repense à l'enfant chahuté et réservé que j'étais.»*

ÈVE BEAUVALLET

AND SO YOU SEE... de ROBYN
ORLIN avec Albert Ibokwe Khoza.
Théâtre de la Bastille (75011), dans le cadre du Festival d'automne.
Du 31 octobre au 5 novembre.
Puis du 15 au 19 novembre à l'ADC, Genève (Suisse) ; les 17 et 18 mars à la Ferme du Buisson, Noisiel (77) ; les 21 et 22 mars au Théâtre des Deux Rives (CDN Normandie), Rouen (76).